

Dominique Wolton

Revue Hermès

Introduction générale

L'histoire de l'information et de la communication, dans nos sociétés occidentales, est longue et compliquée car elle mélange trois dimensions. C'est d'abord, du xvi^e au xx^e siècle, un long mouvement d'émancipation politique et culturelle, inséparable de la lutte pour la liberté individuelle et, finalement, la démocratie. C'est ensuite un secteur bouleversé par les techniques de la « communication » : l'imprimerie, le journal, le téléphone, la radio, la télévision, l'ordinateur et les réseaux aujourd'hui. Toutes ont permis plus d'abondance d'information, de vitesse des échanges et d'interaction entre information, connaissance et communication. Sans doute une des plus grandes ruptures des xx^e et xxi^e siècles. C'est enfin un secteur économique considérable qui, de la presse aux médias et aujourd'hui Internet, est au cœur des plus puissantes entreprises économiques et politiques du xxi^e siècle, avec les GAFAs comme symbole.

*
* *

La cohabitation permanente de ces trois logiques, nullement complémentaires, oblige à un travail de recherche d'autant plus difficile à réaliser qu'après une méfiance excessive à l'égard de la radio et de la télévision, Internet

et le numérique sont considérés depuis 50 ans comme le *symbole* du progrès technique, de la liberté individuelle et de l'émancipation politique... Cette différence, disproportionnée, d'appréciation entre le statut des médias de masse et Internet se traduit par une absence de critique, non moins excessive, à l'égard du numérique. Le numérique est le symbole du progrès. Avec un *distance* substantielle entre le sentiment de liberté et d'émancipation ressenti avec l'usage du réseau *et* la réalité du pouvoir culturel, économique et politique des GAFAs. La perception de liberté et de progrès l'emporte toujours, avec en outre le sentiment qu'il y a, avec Internet, une rupture radicale par rapport aux médias de masse. À la « passivité » devant la télévision succèderaient la « liberté » et la « créativité » devant le clavier. Tout est neuf et prometteur. L'avenir, c'est Internet. À preuve, le peu d'attention à l'égard des critiques techniques, économiques, culturelles et politiques concernant le numérique. C'est le progrès, la modernité, la liberté, contre le conservatisme et la technophobie. Tout est dit. Définitivement. Il suffit de voir la vitesse d'équipement, la diversité des applications, aussi bien politiques que privées et éducatives, pour se rendre compte *a priori* de la rupture radicale que représenterait Internet. Domine ainsi le sentiment que « l'on a changé de monde ». Et ceci dans tous

les pays. De quoi alimenter l'idée d'une « révolution mondiale ». De quoi alimenter aussi l'idée, dominante, qui voit dans les technologies de la communication la plus grande révolution politique et culturelle des xx^e et xxi^e siècles.

On comprend dans ce cas l'extrême difficulté à construire un discours d'analyse. Non seulement la pensée technique apporte les solutions, mais en plus, du politique aux technologies, des entreprises aux élites, tout le monde parle, chante et vante la « révolution du numérique ». Au-delà des promesses technologiques, économiques et culturelles, on se trouve face à une *idéologie technique*, d'autant plus difficile à combattre qu'il n'y a ni opposition ni ennemis. L'idéologie technique a remplacé, pour le moment, l'idéologie politique, délégitimée depuis les années 1980. De là à dire que la « société numérique » est une utopie politique progressive, ouverte à tous les peuples, il n'y a qu'un pas, largement franchi. Une révolution donc, finalement *universelle*. L'absence de réflexion critique est d'autant plus forte que cette révolution concerne tous les aspects de la vie humaine, des neurosciences aux sciences cognitives, des techniques à l'homme augmenté, des réseaux à la société numérique. Toutes les dimensions de la vie sont « positivement » affectées par cette révolution.

*
* *

En 50 ans, les proportions entre ces trois dimensions – les valeurs, les techniques, l'économie – se sont donc largement modifiées. Si les valeurs de liberté et d'émancipation dominent toujours, comme références globales, ce sont les techniques et l'économie qui l'emportent largement. « S'adapter » au changement technique, extrêmement rapide, devient finalement la principale logique de la connaissance. Ne pas être « dépassé » par les innovations techniques constitue l'horizon de la connaissance. S'adapter, s'adapter... Mais s'adapter n'a jamais suffi à définir une politique ou une réflexion. La vitesse des

changements, l'universalité croissante des applications, leur séduction pour toutes les classes d'âge rendent difficile la naissance d'une pensée critique...

Une précision : oui, Internet est un incontestable facteur de liberté, comme les autres technologies de la communication avant, on a trop tendance à l'oublier ! Tout n'a pas commencé avec Internet ! Il suffit de penser au rôle révolutionnaire de la presse, de la radio et de la télévision, qui ont, les premiers, réalisé le lien entre liberté individuelle et médias de masse. Mais avec Internet, tout n'est pas que liberté et émancipation. Aucune critique. D'ailleurs, trop souvent, on confond le rôle d'Internet dans les dictatures et dans les démocraties. Dans les dictatures, il est, comme les autres médias, un indispensable outil de démocratisation. Mais ici, nous parlons principalement de démocraties. Et c'est là que le travail critique est indispensable. Favoriser la liberté d'expression, l'accès à l'information, la vulgarisation, ne suffit pas. Les dérives dans les pays démocratiques sont aussi importantes que les dimensions positives, mais pour le moment, elles sont largement sous-évaluées. Réfléchir au statut et au rôle de la communication dans les sociétés contemporaines, c'est donc *aussi* réfléchir aux limites structurelles du numérique. C'est, entre autres, ce à quoi s'attache *Hermès*. Le cœur du travail théorique d'*Hermès* n'est pas la critique de l'idéologie technique, mais trois autres dimensions : la place des concepts d'information et de communication dans les théories de la connaissance ; les rapports entre communication, incommunication, acommunication ; et la supériorité de la communication humaine par rapport à la communication technique.

*
* *

Quatre objectifs sont depuis toujours, en rapport d'ailleurs avec le sous-titre de la revue (« cognition, communication, politique »), au cœur de la démarche d'*Hermès*. *Du point de vue d'une théorie de la connaissance*, quelles sont

les continuités et discontinuités entre les neurosciences, les sciences cognitives et la communication, et quel rôle nouveau y jouent les concepts d'information et de communication ? *Ensuite*, quelles sont les mutations dans le fonctionnement de l'espace public et de la communication politique liées à cette omniprésence de l'information et des techniques ? *Troisièmement*, comment analyser le rôle croissant de l'incommunication, tant dans la communication humaine que technique ? *Enfin*, comment penser et agir sur la question de la diversité culturelle à l'heure de la mondialisation ?

C'est peut-être ce chassé-croisé entre communication humaine et communication technique qui caractérise le mieux ce demi-siècle. La communication humaine, devenue plus difficile du fait de l'exercice même de la liberté humaine et de ses contradictions, est « complétée », voire dépassée, par l'omniprésence des services techniques. Ce renversement est capital, comme si la technique devenait la condition d'une meilleure communication humaine. Renversement qui illustre l'effet de domination des techniques dans toutes les théories de la connaissance.

D'où l'existence de ce *carré des connaissances* de la communication au sein d'*Hermès* : 1) l'épistémologie comparée et l'interdisciplinarité ; 2) les rapports sciences, techniques, société ; 3) les industries et ingénierie de la connaissance ; 4) l'expertise et les controverses. Avec comme médiatrice, la diversité culturelle, les sociétés et la mondialisation. Ce carré doit permettre de penser les situations de communication au-delà de l'emprise des technologies.

*
* *

Hermès n'est pas une école, mais un lieu de recherche, un milieu amical. En 30 ans il y a eu plus de 1 600 auteurs et 218 personnes se sont succédé au comité de rédaction. La revue a évolué, bien sûr. À la version papier s'est ajoutée une diffusion numérique – en 2007 sur le portail iRevue de

l'Inist, puis en 2012 sur le portail Cairn.info. L'accroissement continu des consultations et la stabilité des ventes en librairie témoignent de la complémentarité des deux supports. Avec près d'un million d'articles consultés en ligne par an, *Hermès* figure ainsi parmi les principales revues de communication de l'espace francophone en termes d'audience. En complément, la revue a rejoint en 2017 le portail Cairn international afin de pouvoir toucher un public anglophone grâce à une sélection d'articles traduits.

Il y a un moment et un style *Hermès*. Ceci est visible dans l'extrême diversité des thèmes de recherche abordés en trente ans. *Diversité regroupée en neuf catégories* : 28 publications pour l'épistémologie comparée et l'interdisciplinarité ; 20 pour les sciences cognitives ; 28 pour les industries et l'ingénierie de la connaissance ; 38 publications sur les enjeux du numérique ; 40 pour les sciences de l'information et de la communication ; 40 pour la diversité culturelle ; 29 publications sur les relations science, technique et société ; 19 sur l'expertise et les controverses ; et enfin, 39 sur la communication politique.

Un champ de recherche très vaste. *S'attaquer à toutes les différences existant aujourd'hui entre l'information et la communication*. Penser les rapports entre communication, incommunication, acommunication. Expliquer les discontinuités entre communication humaine et communication technique. Réfléchir à la place nouvelle de l'information et de la communication dans les théories de la connaissance. Critiquer le mythe de la « société numérique ».

Le cœur des recherches d'Hermès est une interrogation sur le statut de l'incommunication et de l'altérité, le rôle de la négociation, les conditions de construction de la cohabitation culturelle. Avec cette mise en perspective du rôle de la technique, et la conscience de l'impossibilité de *clôturer* la question de la communication par la rationalité. La communication comme objet de recherche illustre les limites d'une démarche scientifique classique, l'obligation de sortir des cadres rationnels habituels. Avec la communication humaine, on n'est jamais certain de réussir. Les aléas

et l'imprévu dominant, comme d'ailleurs dans la découverte scientifique ! *La communication navigue finalement entre le palimpseste, la répétition et l'impensable*. C'est pour cela que la communication fascine, déçoit, inquiète, perturbe. On lui préfère l'information, le message, l'interaction, en un mot, la communication technique, avec le moins de place possible à l'immensité de l'interprétation, liée à la communication humaine. C'est pour cela que chacun préfère finalement la communication technique, et les prodiges de l'interactivité, par rapport à la communication humaine, avec ces incertitudes de la négociation.

La force de la communication technique, c'est évidemment l'information, qui est plus « rationnelle » que la communication humaine. Celle-ci, en revanche, suppose toujours la relation, donc la prise en compte de l'autre, du récepteur, de l'altérité. *L'information est le cœur de la communication technique, comme la communication est le cœur de la communication humaine*. Dans le cas de l'information, domine l'identité du message et l'interaction. Dans le cas de la communication, domine la négociation pour prendre en compte l'altérité. *Transmettre ou négocier*.

Pourquoi ce numéro ?

Parce qu'une revue est toujours au carrefour d'un projet intellectuel, d'un milieu amical et des enjeux de société. En littérature comme en sciences, en philosophie, en politique. Et la distance d'une génération est utile de ce triple point de vue, d'autant que toutes les revues n'ont pas toujours cette durée.

Le contexte ? Il a beaucoup évolué par contre du fait de la vitesse du changement technique et des applications en une génération. « La révolution de l'information et de la communication » s'est généralisée dans le monde à une vitesse considérable, donnant crédit au thème de la société, voire de la « civilisation, du numérique ». D'où l'impératif de garder ses distances intellectuelles, de prendre du

recul, de comparer et de sortir des seules performances des techniques. En trente ans, le pouvoir technique et économique a pris une place considérable dans l'information et la communication à la mesure des succès visibles dans tout ce qui concerne Internet. Résister au tsunami d'Internet est difficile, alors même que c'est son succès qui oblige à prendre des distances. D'autant que l'objectif d'*Hermès* est beaucoup plus large que la « révolution numérique » et concerne une interrogation sur le statut de l'information et de la communication. Détechniciser la réflexion, ouvrir à d'autres disciplines, prendre en compte l'histoire et la diversité culturelle ; autant de choix théoriques pour essayer de penser l'information et la communication dans leur ensemble. Avec toujours le souci de rappeler que l'information, le message, est toujours plus simple que la communication, la relation.

En trente ans, la pensée critique n'a pas non plus beaucoup évolué. Nous sommes, dans le monde occidental, dans la phase d'émerveillement. Il y a peut-être encore moins de distance critique qu'il y a trois décennies. Ce secteur est d'ailleurs le seul à bénéficier d'un tel unanimité. Les interrogations se font jour, mais lentement, avec une réflexion relative aux droits fondamentaux et plus généralement en faveur d'une réglementation politique. Mais pour le moment, c'est l'intérêt pour un encadrement fiscal qui domine... Les questions politiques, et encore moins culturelles et anthropologiques, sont quasi absentes. Il y a rarement eu un tel décalage entre le succès d'un système technique et la faiblesse de la réflexion critique. L'information et la communication sont au cœur des demandes de formation scolaire et universitaire, mais plutôt pour l'instant dans une perspective d'utilisation et d'adaptation. Il faut dire que les interactions techniques sont tellement rapides, séduisantes, que l'on a tendance à confondre « l'apprentissage » des nouvelles applications avec l'exigence d'une réflexion critique. Le caractère « mondial » de cette révolution de la communication ne facilite pas non plus une attitude plus distante. D'autant

que la presse elle-même, depuis trente ans, ne cesse de valoriser toutes les innovations. La distance critique ne vient pas non plus beaucoup des élites scientifiques, culturelles, politiques... Rarement un tel consensus a-t-il eu lieu, compliquant la difficulté à essayer de penser autrement. Nul doute que dans trente ans, la situation sera plus ouverte, avec les inévitables conflits qui se seront produits. Pour le moment, c'est encore le règne de l'unanimité, même si l'importance et la qualité des questions théoriques ne cessent de s'élargir. Il s'agit d'un champ de recherche passionnant.

Néanmoins, il est difficile de penser à contre-courant, ou tout simplement de s'interroger au moment où tout le monde dévalorise la communication humaine au profit de la communication technique et vante les mérites de l'information par rapport aux limites et aux complexités de la communication.

Si la demande de connaissance critique est aujourd'hui encore faible, cela n'empêche pas le petit milieu d'*Hermès*, avec ses trois types de publication, de conserver sa liberté d'esprit. Il n'y a aucun dogmatisme au sein du comité de rédaction.

La difficulté théorique ? L'étendue de ce qui est en cause avec les concepts d'information et de communication ; l'obligation de l'interdisciplinarité ; la perspective des sciences de la communication naissantes. Bref, un immense champ de recherche qui explique autant l'enthousiasme que la modestie et la diversité des thèmes qui se reflètent dans les 80 titres regroupés dans les trois thèmes : cognition, communication, politique.

Hermès correspond bien au statut d'une revue de recherche : explorer un champ nouveau de connaissance à la frontière et à l'intersection des disciplines, tout en restant accessible à un public non spécialisé.

Le sommaire de ce numéro est articulé selon ces trois grands thèmes qui structurent les recherches de la revue.

Une sélection bibliographique de nos publications ouvre chaque partie. Un texte introductif précise ensuite l'unité de l'approche intellectuelle du concept en question au fil des 80 numéros. Les articles et les encadrés, majoritairement rédigés par des membres de la rédaction d'*Hermès*, abordent les thèmes qui ont jalonné l'histoire de la revue, de l'opinion publique au numérique, en passant par la fabrique de l'événement, les controverses, les industries de la connaissance ou la diversité culturelle et linguistique. Des entretiens avec des personnalités du monde scientifique, artistique ou littéraire montrent toute l'étendue et l'actualité du concept de communication. On trouvera par ailleurs en début de volume un article de Bernard Valade retraçant l'histoire de la revue, ainsi que la liste des membres du comité de rédaction depuis sa création en 1988.

Dans ce numéro, on est moins dans l'évocation du passé que dans l'avenir, et la continuité est réelle entre hier, aujourd'hui et demain. Les thèmes sont d'ailleurs souvent « intemporels », en tout cas n'ont pas vieilli en trente ans. Ce qui explique la raison d'être de la collection des « Essentiels d'*Hermès* », où l'on trouve souvent à la fois des textes déjà publiés dans *Hermès* et des articles originaux.

Pourquoi ce titre, « trente ans d'indisciplines » ? Parce que la recherche, c'est d'abord de l'indiscipline, sinon il n'y aurait ni recherche ni connaissance. Ensuite, parce que la communication est par définition un processus ouvert, échappant aux règles, et elle surgit souvent par effraction entre les intentions, les contextes et les hasards. Enfin, parce que ce titre était celui du premier *Cahier Science Technologie Société*, revue que j'avais créée au CNRS en 1984 quand je dirigeais le programme STS pour explorer ce champ de recherche lui aussi neuf, interdisciplinaire et indiscipliné...